

Les Montesquieu et la vie sociale au XVIIIe siècle Images et réalités dans les correspondances

Si le tableau le plus utilisé pour illustrer la vie intellectuelle et sociale des Lumières au XVIIIe siècle reste certainement celui de Gabriel Lemonnier réalisé, vers 1812, à la demande l'impératrice Joséphine, la reconstitution imaginaire de l'artiste avait bien peu tenu compte des réalités historiques. Certes à travers le salon magnifié de Madame Geoffrin, encadrée par le duc de Choiseul et Fontenelle, face à l'acteur Lekain, le spectateur pouvait découvrir Diderot, Montesquieu et son fils Jean-Baptiste assis côte à côte sous les auspices du buste de Voltaire selon les règles d'une vie sociale idéalisée, mais l'analyse de la correspondance des uns et des autres montre pourtant qu'une telle cohabitation était assurément presque impossible ou en tout cas très incertaine.

Les salons parisiens

Le salon c'était certainement le symbole de la convivialité française au XVIIIe siècle¹. Ainsi, pour Casanova « on ne vivait qu'à Paris et on végétait ailleurs »². Converser était évidemment la principale activité mais on y déjeunait et on y écoutait de la musique ; la réunion devait être amicale, spirituelle, polie, faite de contrôle de soi et de respect mutuel. Cependant les habitués n'étaient pas réunis le même jour afin d'éviter les querelles, parfois simplement pour un mot mal choisi. Ainsi, lorsque Voltaire comparait facilement Montesquieu à un charlatan, le baron de la Brède dénonçait tout aussi durement la « voltaïromanie simpliste ». Ces salons étaient tenus souvent par des femmes riches qui permettaient aux philosophes de faire connaître leurs idées et de vendre leurs livres. Dans le cas de Charles-Louis de Secondat baron de Montesquieu et de la Brède c'était aussi la manière de vendre son vin afin de mieux financer sa vie quotidienne³. A Paris, où il accumulait les aventures galantes, le philosophe bordelais vivait au détriment de ses responsabilités au Parlement en Guyenne (du moins jusqu'à la location de sa charge) et devait être régulièrement rappelé à Bordeaux, par correspondance, par le premier président Gillet de Lacaze.

Le nombre des salons parisiens était important et, en peu de temps, il est difficile de les évoquer tous mais les études générales et spécifiques ne manquent pas. Claudine de Tencin avait ainsi été contrainte d'entrer d'abord au couvent par son père, exigeant et intransigent parlementaire, avant finalement d'être relevée de ses vœux par Rome. A Paris, la mère naturelle de d'Alembert, présentée par Marivaux comme « la meilleure de toutes les amies », multiplia alors les frasques qui tranchent avec son passé plus ou moins austère et éphémère, mais chez elle Montesquieu était assurément très bien accueilli. Le baron allait également très souvent chez Madame d'Aiguillon, l'une des plus en vues et l'une des plus puissantes femmes du temps, raillée par Palissot dans *Le philosophe malgré lui*. La duchesse (par ailleurs admiratrice de Voltaire) et le baron étaient pourtant en procès au sujet de la délimitation de leurs propriétés respectives en Guyenne, ainsi cette situation montre toute la complexité et l'ambivalence des rapports sociaux au XVIIIe siècle.

¹ Voir les travaux d'Antoine Lilti, *Le monde des salons, sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005.

² *La cour et la ville sous Louis XV*, Paris, éd. A. Michel, 1910.

³ <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lsh.fr>

La correspondance, la Poste et la vie sociale

La correspondance était fortement associée aux salons et à la vie des Lumières, chère à Daniel Roche⁴. La lettre permettait en effet après (parfois avant) la réunion mondaine de maintenir les débats et d'entretenir les relations. Le monde des salons fonctionnait par procuration et on comprend mieux la correspondance considérable des héros des Lumières. La publication de celle de Montesquieu doit être largement revue mais l'entreprise est complexe. De 1700 à 1731 (au retour de son voyage à travers de l'Europe), la correspondance du baron repose sur 277 lettres : 168 écrites, 109 reçues, pour 98 interlocuteurs : des princes aux négociants et aux juristes. C'est surtout en 1726 que Charles-Louis échangea le plus d'informations (88 lettres soit le tiers de l'ensemble) mais cette intensité était aussi liée à la préparation minutieuse de son périple européen. Son fils, Jean-Baptiste de Secondat, eut une correspondance moindre⁵ et son petit-fils Charles-Louis -bien sûr- encore moins, mais ce dernier qui se battait avec La Fayette et Rochambeau pour l'indépendance américaine perdait régulièrement la sienne à travers l'Atlantique lors des attaques navales anglaises évidemment malveillantes.

La Poste avait donc un rôle considérable au sein du monde des Lumières. Les études sur cette institution privée placée sous le contrôle du gouvernement, selon un schéma finalement « presque » actuel, ne manquent pas et sont largement soutenues par le Comité pour l'Histoire de La Poste ; certaines sont très novatrices⁶. Pour une lettre de Paris à Bordeaux le transit pouvait durer deux jours, mais il en fallait dix de Paris à Rome et vingt de Paris à Buda-Pest (en fonction des relais et de la mission le temps peut être corrigé). Néanmoins les lettres étaient régulièrement perdues ou espionnées. Ce fut le cas de celles du philosophe lors de son tour européen de 1726 à 1731. Pour les lettres perdues, Madame Duplessy, qui tenait son propre salon à Bordeaux, rédigea ainsi un mémoire afin de protester contre les insuffisances institutionnelles et pour exiger du Directeur des Postes en Guyenne de les lui retrouver. Il faut aussi reconnaître que les adresses postales étaient parfois limitées comme : « De Madame la duchesse d'Aiguillon amie intime de Montesquieu à Monsieur de Secondat ». Mais elles étaient suffisantes pour aboutir jusqu'au bureau de poste le plus proche où un domestique était régulièrement envoyé y quérir les plis, car à l'époque, aucune distribution extra urbaine du courrier n'existait !

Quant à l'espionnage des lettres, c'était sans aucun doute une spécialité vénitienne. En 1767, un ami de Montesquieu, l'abbé de Guasco, ayant été exclu du salon de Madame Geoffrin, publia peut-être pour se venger, *Les lettres familières* de Montesquieu où le baron mettait en cause le salon mythique des Lumières qui recevait les plus grands noms du temps. Le scandale fut énorme. En 1775, depuis Mantoue où il résidait, l'abbé écrivit cette fois à Jean-Baptiste : « Depuis un temps infini je me trouve privé des plaisirs de vos lettres, je croyais que vous rompiez le silence mais ou vous ne l'avez pas reçue ou vos intérêts ne me permettent pas de vous répondre ; celle-ci vous parviendra car je la confie à un gentilhomme qui part à Paris où il la mettra à la poste ». Une double conclusion s'impose ; la Poste française, réorganisée par le comte d'Argenson était à la fin du XVIIIe siècle, assurément perçue comme la meilleure d'Europe ; mais, parce que le recommandé avec accusé de réception n'existait pas encore, il était assez facile d'expliquer que la lettre avait été perdue

⁴ D. Roche, *Les Républicains des lettres, gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988.

⁵ Thèse de Carole Rathier sur *Les réseaux des Lumières à Bordeaux (1768-1788)*, doctorat dactyl. Université de Bordeaux 3, 2007 (financée par le Comité pour l'Histoire de La Poste Carole Rathier a soutenu sa thèse au siège régional de La Poste à Bordeaux le 9 mars 2007).

⁶ Par exemple P. Marchand, *Le maître de poste et le messenger, une histoire du transport public en France, 1700-1850*, Paris, Belin, 2006.

lorsque l'on ne voulait pas répondre. *Les liaisons dangereuses* de Laclos reposent sur ce principe.

Château de La Brède



Illustration : François Cadilhon

Les angoisses de Jean-Baptiste de Secondat

A 18 ans, Jean-Baptiste de Secondat avait été amené par son père chez Madame de Tencin et il en était évidemment tombé facilement amoureux. Parce qu'il était très timide, il lui rédigea des lettres d'amour (perdus !) En 1737, le philosophe écrivit cette fois à son fils qui achevait ses études à Paris : « Laissez les femmes au repos ». Soigneusement marié ensuite à une Bordelaise, mais devenu totalement misanthrope car écrasé par la mémoire de son père, Jean-Baptiste vint alors de moins en moins à Paris⁷. Il était pourtant harcelé par la fille de Madame Geoffrin, la marquise de la Ferté-Imbault, afin de venir soutenir les conversations du salon dont elle avait repris la direction après la mort de sa mère. Jean-Baptiste était un personnage très contradictoire qui vivait à Bordeaux où il détestait ces transformations néo-classiques qui ont valu à la ville d'être classée au patrimoine mondial de l'humanité. Il expliqua ainsi à Madame de la Ferté au sujet du théâtre inauguré en 1780 et devenu le symbole de la ville : « Des architectes et des artistes de tout genre sont venus de Paris, ils ont détruit à Bordeaux tout ce qui restait comme monument d'une architecture sage, ils ont construit à grands frais, une salle de spectacle dont l'inepte magnificence est partout en contradiction avec la fin principale de l'édifice. Le peuple bon et laborieux qui va rarement à la Comédie paye fort cher les délices de gens oisifs. » L'avis est franchement révolutionnaire.

⁷ François Cadilhon, *Jean-Baptiste de Secondat de Montesquieu, Au nom du père*, Pessac, PUB, 2008.

Montesquieu, fils



Illustration : François Cadilhon

Jean-Baptiste de Secondat (puisque'il ne voulut jamais prendre le nom de Montesquieu) qui avait bien des difficultés avec son père, en eut aussi ensuite avec son fils Charles-Louis, héros de l'indépendance américaine à Yorktown. Parce que Jean-Baptiste aimait l'Angleterre, il détruisit sans doute toute la correspondance du philosophe peut-être critique à l'égard du Royaume-Uni et jugé favorable à une franc-maçonnerie condamnée par l'Eglise. Au sujet des Etats-Unis, en train de voir le jour, il rédigea en revanche des lettres très dures au sujet de ces Quakers, selon lui, trop présents au sein des instances dirigeantes du pays ! Si les lettres rédigées par le philosophe Montesquieu étaient, en général, plus courtes que celles qu'il recevait, dans le cas de son fils Jean-Baptiste c'était le contraire. Les lettres du misanthropique baron érudit étaient souvent de véritables mémoires alors que ses interlocuteurs n'avaient pas le même souci. La simple étude d'une correspondance, entre images et réalités, montre bien le changement en cours sinon l'inversion des valeurs familiales et sociales entre 1730 et 1789.

François Cadilhon
Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3